

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



DIDEROT

VOLTAIRE

ROUSSEAU

LIBRE PENSÉE

LA

PETITE REVUE

BI-MENSUELLE

Economie Politique et Sociale
Philosophie, Littérature
Sciences et Arts

Administration : 36, rue St-Laurent .

MONTREAL

Boîte de Poste 2177

Tél. Main 2256

NEWTON

VOLNEY

HELVÉTIUS

LITTRÉ

MICHELET

DARWIN



Abonnement : \$1.00 par année



No. 18

20 SEPTEMBRE 1900

Vol II.

LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTREAL, 20 SEPTEMBRE 1900

N° 18

L'ASSEMBLÉE DU 20 SEPTEMBRE

La grande assemblée libérale qui a eu lieu au Parc Sohmer a été une éclatante manifestation de sympathie de la part des électeurs de Montréal envers Sir Wilfrid Laurier et son gouvernement.

C'est le premier coup de canon tiré par le libéralisme, et l'on peut dire que ce coup vaut une bordée.

Le discours du premier ministre a été un résumé clair et assez exact de la situation actuelle du pays. Que sa prospérité ne soit pas tout à fait aussi brillante que les paroles de Sir Wilfrid le laissent entendre, cela n'étonnera personne. Cependant, il est indéniable que l'administration du gouvernement Laurier a accusé dans les lignes générales un progrès sensible et une supériorité réelle sur l'administration précédente. Nous ne pouvons pas, nous ne devons même pas aspirer à la perfection, car la poursuite de cette chimère absorberait inutilement nos forces et nos moyens. Nous devons nous contenter d'un bien-être relatif, toujours perfectible, et qui par cela même tient les facultés de nos gouvernants en haleine, ainsi que nos énergies.

Nous connaissons les hommes au pouvoir ; nous les avons vus à l'œuvre, et leur passé, nous voulons dire leurs actes durant la dernière législature, nous est un garant suffisant pour l'avenir.

Sans doute il y a des mécontents ; mais ne convient-il pas d'envisager les difficultés de toute nature, et souvent même les impossibilités matérielles qui surgissent et empêchent les politiques les mieux intentionnés de satisfaire les groupes ou les individus ? Il faut donc laisser de la marge à un gouvernement et ne pas le considérer uniquement comme le pourvoyeur obligé des honneurs convoités, des places ou des sinécures rêvées. L'essentiel dans l'administration d'un pays, c'est le budget. S'il est sagement combiné, si les dépenses sont en harmonie avec les recettes, ou si seulement à chaque exercice on constate qu'il tend progressivement à s'équilibrer, on doit être satisfait, car c'est l'indice d'une administration prévoyante et consciente de ses devoirs. Or, le gouvernement actuel a apporté de très heureuses mo-

difications dans le budget ; grâce à lui notre situation financière s'est très notablement améliorée, aussi bien au fédéral qu'au provincial, et cet état de choses nous permet d'espérer qu'à brève échéance nous sortirons de la pétaudière dans laquelle les conservateurs, pleins d'illusions sur leur avenir politique, nous avaient plongés.

Nous ne commenterons pas le discours de Sir Wilfrid Laurier. Ce discours, du reste, ne s'écarte pas de la construction ordinaire des harangues électorales, et à part le fond même, c'est-à-dire l'exposé véridique de la prospérité grandissante du pays, il contient la somme normale de périodes ronflantes à la chute desquelles les applaudissements sont obligatoires. Mais il y a un passage du discours de Sir Wilfrid que nous tenons à relever, parce qu'il touche à un point délicat sur lequel nos lecteurs sont intransigeants. Il s'agit, non de l'envoi des troupes canadiennes au Transvaal ni de notre participation financière à cette guerre,—c'est un fait accompli et qui ne pouvait guère être évité—mais de la légitimité de cette guerre.

Voici comment s'est exprimé notre premier ministre à ce sujet :

“ Personnellement, je crois à la justice de la cause de l'Angleterre. Je ne pense pas que les frontières d'un pays doivent toujours rester les mêmes. Quand un pays attire sur son territoire des étrangers et leur impose des taxes, il contracte le devoir de les traiter comme il traite ses propres citoyens. Malheureusement, la difficulté ne pouvait être réglée par la diplomatie. Kruger avait ordonné aux Anglais de quitter l'Afrique. Un courant d'indignation émut le cœur des Anglais dans le monde entier dont la sympathie pour leurs compatriotes du Transvaal devint irrésistible. C'est alors qu'on me demanda d'envoyer des volontaires en Afrique. A remarquer qu'il y a ici comme au Transvaal deux populations différentes. Naturellement, la conduite du président Kruger blessa profondément nos concitoyens anglais ; mais après tout, nous sommes, nous aussi, sujets de Sa Majesté, et je ne vois pas pourquoi nous aurions refusé à ces concitoyens la satisfaction de prendre les armes pour leurs frères.”

Eh bien, non, la cause de l'Angleterre n'était pas juste, et les appréciations de Sir Wilfrid ne le sont pas davantage, car les Anglais au Transvaal n'ont nullement été maltraités, à moins que l'on assimile à des mauvais traitements l'obligation pour eux de se soumettre aux lois du pays. Et d'abord, quelle était la proportion des Anglais par rapport aux éléments divers qui formaient la population exotique du Transvaal ? Il est curieux, pour savoir vraiment si les *Uitlanders* anglais formaient une majorité anglaise dans cet état, ou s'ils étaient tentés plutôt par la production des millions de ce pays, autant que peïnés par l'impôt annuel sur la dynamite, il est curieux, disons-nous, de lire ces lignes d'une Anglaise peu soupçonnable d'anglophobie, Mme Olive Schreiner :

“ Parcourant les rues de Johannesburg, on serait tenté de se croire transporté hors de l'Afrique australe, dans quelque centre cos-

mopolite, situé dans l'une ou l'autre de ces régions où tous les peuples se ressemblent autour du monarque jaune. En un jour, vous avez affaire à toute l'espèce humaine : votre domestique est un Cafre, votre blanchisseuse une mulâtresse, votre boucher un Hongrois, votre boulanger un Anglais, l'homme qui raccommode vos bottes un Allemand. Vous achetez vos légumes à un coolie hindou, votre charbon au Chinois du coin ; votre épicier est un juif de Russie et votre meilleur ami un Américain. Et tout ceci n'est pas une description de fantaisie. . ."

On le croit sans peine. Mais où est donc la majorité anglaise tyrannisée par le krugérisme, où est donc la situation exceptionnelle des sujets de M. Chamberlain ?

Nous espérons que le gouvernement actuel restera au pouvoir, mais nous croyons que le premier ministre fera bien de rassurer l'électorat de la province de Québec au sujet de l'amour trop violent qu'on lui suppose pour l'Angleterre, et surtout pour l'impérialisme.

L'ESCLAVAGE PAR LA GRÈVE

Une grève monstre vient d'éclater dans les charbonnages de la Pennsylvanie. 125 mille hommes ont refusé le travail.

Se représente-t-on bien ce que cet événement peut entraîner de désastres ? Hélas ! pour une foule de théoriciens, cette action collective des ouvriers est considérée comme un exploit glorieux ; la grève, dans leur esprit borné ou prévenu, est une manœuvre légitime et habile devant laquelle le capital baissera pavillon.

Et après ?

Après, il faudra récupérer les pertes de toute nature que cette suspension de travail et cette disette temporaire d'un produit de première nécessité auront fait subir à l'économie générale, et, pour cela, élever notablement le prix de la houille, ce qui entraînera fatalement l'élévation du prix de tous les objets de consommation, la houille étant le premier et l'indispensable facteur de l'industrie et du commerce.

Nous reconnaissons volontiers que les mineurs avaient de sérieux griefs contre les compagnies minières, mais devaient-ils en poursuivre le redressement au moyen de la suspension du travail ? C'est ce que nous allons examiner. Mais auparavant nous allons reproduire la liste de leurs réclamations, document que nous empruntons aux journaux de la région.

1. L'abolition des " company stores " ou magasins contrôlés par les patrons.
2. La réduction du prix de la poudre à \$1.50 le baril.

3. La suppression des "company doctors," ou médecins imposés aux ouvriers par les patrons.

4. Le paiement des mineurs en argent comptant.

5. La fixation de l'étalon de la tonne de houille à 2,240 livres.

6. Une hausse de 15 pour cent sur tous les salaires de moins de \$1.50 par jour.

7. Une hausse de 15 pour cent sur tous les salaires de \$1.50 à \$1.75 par jour.

8. Une hausse de 10 pour cent sur tous les salaires de \$1.75 ou plus par jour.

Si la grève se continue deux mois, le total des pertes sèches subies par les ouvriers, les compagnies minières et de chemins de fer s'élèvera à environ 150 millions de dollars. Et pour aboutir à ce résultat, pour arriver à une capitulation fatale, les mineurs entrent en lutte avec un million de dollars, qui pourra peut-être doubler, mais c'est tout.

Les avis sur la légitimité des grèves et sur leur opportunité sont tellement partagés, que nous hésitons à blâmer les corps ouvriers qui se mettent spontanément en grève, mais nous ne résistons pas au besoin, au devoir même, d'exprimer toute notre pensée sur ces déplorables, ruineuses et inutiles manifestations.

* * *

Dans l'histoire morale et sociale des peuples, la Grève veut dire que les classes laborieuses sont arrivées à un degré de civilisation qui leur permet d'apprécier l'importance de leur part de travail et d'intelligence dans les créations successives des richesses sociales, et de s'indigner de la part mesquine, dérisoire, insuffisante, inique même, qui leur est laissée au grand banquet de la vie par les détenteurs du pouvoir et des instruments de travail.

Mais "grève" veut dire aussi que les classes laborieuses s'inspirent et vivent encore de l'esprit du droit barbare de la force qui, au besoin, en appelle à l'oppression et à la violence, et que malgré les idées de liberté et d'égalité dont elles sont animées déjà, elles ne possèdent pas encore les sentiments que la liberté, la justice et la raison avouent, ni les capacités sociales qui s'acquièrent par une persévérante et longue pratique des facultés intellectuelles et morales.

Autrefois, une grève était chose rare, quoique les souffrances ne manquaient pas aux classes laborieuses ; mais depuis que partout elles ont obtenu le droit de coalition, depuis que les *Unions* peuvent librement modifier les conditions du travail et particulièrement les salaires, c'est le moyen employé de préférence par les ouvriers pour obtenir une plus forte rémunération. Presque toutes les corporations, les unes après les autres, se sont mises en grève pour avoir raison des patrons. Ces grèves sont les signes précurseurs d'une lutte à outrance ; elles

sont le cri de guerre du salariat contre l'organisation actuelle du travail, de l'ouvrier contre le patron ; c'est la guerre elle-même ;

Au moyen-âge, l'arme des serfs contre leurs seigneurs féodaux était la hache et la torche ; leurs révoltes et leurs insurrections étaient facilement étouffées ; l'enjeu était du sang. Avec le temps et le progrès de l'intelligence et de la morale sociales, l'arme change : c'est la grève !

Eh bien, que produit-elle ?

La grève, c'est la mort momentanée de l'industrie qu'elle atteint et des intérêts qui s'y rattachent de loin comme de près ; c'est la ruine des patrons, sans compensation aucune pour les ouvriers ; c'est la stagnation des affaires ; c'est pour tous le renchérissement de l'objet de consommation qui est frappé, et, par conséquent, l'équivalent d'une diminution de salaires pour les autres ouvriers ; c'est pour ceux qui font grève une cause de longue et profonde misère, car, même après la reprise des travaux, les ouvriers grévistes sont obligés de s'imposer les plus dures privations pour rembourser les sommes avancées à titre de prêt pendant les époques de cessation de travail. La grève entraîne pour les ouvriers, qui s'épuisent afin de secourir leurs semblables, une aggravation de misère. Les uns et les autres se mettent dans l'impuissance de pouvoir rien tenter de sérieux et de durable. C'est pour tous, patrons et ouvriers, une perte considérable de temps et d'argent.

Un exemple : Si une corporation comptant 20,000 ouvriers gagnant \$1.00 par jour se met en grève, c'est, pour une journée, une perte de \$20,000, et pour un mois de vingt-cinq jours, \$500,000. Si la grève se prolonge deux mois, durée ordinaire des grèves, c'est une perte de \$1,000,000. Si, à ce million de dollars, on ajoute la cotisation payée à chaque ouvrier gréviste (mettons \$5.00 par semaine et par homme) sans compter les sommes qui peuvent être avancées par les autres industries, on arrive aisément au chiffre de \$2,000,000, c'est-à-dire à une somme qui suffirait pour fonder une dizaine d'établissements importants, où des centaines d'ouvriers associés, rédimés du salariat, trouveraient une existence heureuse et indépendante.

Supposons maintenant que toutes les grèves seront heureusement terminées par une augmentation de salaire ; admettons que les ouvriers de tous les corps d'état auront obtenu une augmentation de 10, 15 ou 20 pour 100 au-dessus des prix de journée actuels ; mais la conséquence fatale de cette hausse dans les salaires sera une augmentation proportionnelle de tous les objets de consommation. Alors on sera revenu au point de départ. Suivant nous, le temps est venu de recourir aux moyens moraux et pacifiques, les seuls qui puissent amener et fonder d'une manière durable cet affranchissement et ce bien-être, but des efforts de tous les hommes dans tous les siècles et dans tous les pays.

L'histoire de notre mère-patrie, la France, nous montre deux exemples dont les classes laborieuses peuvent tirer une fructueuse leçon. D'une part, les serfs, ou les *hommes de la terre*, d'autre part les vilains ou les ouvriers des villes, cherchant les uns et les autres, dans des efforts de tous les instants et dans des insurrections fréquentes, un terme à leur malheureuse et infime condition. Les premiers, malgré des flots de sang et des efforts surhumains, sont toujours dispersés, toujours ramenés à leur servage. Pour obtenir leur affranchissement des seigneurs, dont *les droits vont du ciel à la terre*, dont *la juridiction s'étend sur et sous la terre*, il leur faudra attendre huit siècles, de 997, date du premier soulèvement des paysans contre les nobles, à 1789, époque de l'anéantissement de la monarchie.

Grâce au concours de la bourgeoisie, les ouvriers des villes ont pu être vaincus, mais non domptés ; une insurrection plus formidable suivant toujours un échec. Soit à prix d'or, soit à prix de sang, ils finissaient toujours par arracher des concessions aux seigneurs. Ils élevaient alors une maison de ville, où ils administraient pour la communauté ; sur cette maison de ville ils montaient un beffroi, où ils plaçaient un des leurs veillant nuit et jour, pour avertir les autres de l'approche des seigneurs et de leurs hommes d'armes. Un siècle suffit aux ouvriers des villes pour s'assurer en droit et en fait l'entière possession et la libre disposition du fruit de leurs labeurs. Et pendant que les pauvres serfs luttaient en vain pour conquérir le droit de travailler la terre pour leur compte, les travailleurs des villes entraient dans les États généraux et jusque dans les conseils de la royauté !

Les grèves sont ruineuses ; elles sont impuissantes à conjurer le malaise des ouvriers, tout le monde le sait et en convient ; mais ce qui semble échapper aux yeux de tous, c'est qu'elles supposent les travailleurs dans une condition intellectuelle et morale inférieure à celle des patrons.

En effet, discuter son salaire ou s'en remettre à la décision de personnes désignées d'un accord commun par les parties, ou d'une commission composée en nombre égal d'ouvriers et de patrons, serait-ce même d'une chambre syndicale composée uniquement d'ouvriers, c'est reconnaître la légitimité, la nécessité et le droit du patronat, c'est avouer son ignorance des principes élémentaires du socialisme et son impuissance à s'imposer les sacrifices nécessaires pour former les fonds indispensables à la création des associations ouvrières ; c'est reconnaître son incapacité pour les diriger, son défaut de confiance et d'énergie pour les entreprendre.

Le siècle qui va s'ouvrir aura pour mission non d'améliorer le sort du travailleur par une augmentation du salaire arrachée aux patrons, mais d'affranchir les classes laborieuses et de leur laisser le fruit entier de leur travail.

Le maître nécessaire, indispensable au temps d'infériorité intellectuelle, morale et sociale, est devenu, dans la fonction du travail, un rouage inutile et dispendieux qui doit disparaître peu à peu, comme ont disparu la monarchie absolue et les institutions qui lui faisaient cortège. Tous les efforts des travailleurs doivent tendre à ce but. Nous proposons aux ouvriers, comme le plus sûr moyen d'affranchir le travail, de former des réserves de capital au moyen de tout excédant de salaire dépassant leurs plus stricts besoins, afin d'organiser de grands ateliers et des magasins de ventes. "La mine aux mineurs" n'est pas une utopie. Quelques années suffiraient aux ouvriers pour conquérir leur émancipation et faire luire à leur profit les jours radieux de 1789.

Que les ouvriers ne perdent donc pas de vue que la grève est un expédient transitoire, une impasse sans issue. Quand tous les salaires auront été augmentés de 10 du cent, les produits se vendront 10 du cent plus cher. On paiera en plus ce qu'on aura reçu en plus, et l'usurier seul y aura gagné, parce qu'il aime mieux prélever 10 pour 100 sur 150 que sur 100 ; dans le premier cas il a 15 de bénéfice, et dans le second 10.

Les ouvriers, par les grèves, ajoutent un filin au licou qui doit les juguler.

Mais quel est le remède ?

Il n'y en a qu'un, qui peut s'appliquer à tout : renoncer à l'illusion des bénéfices, quoi qu'en disent les prophètes de toutes les pseudo-coopérations ; publier les prix vrais de main-d'œuvre et des matières premières, au risque de mettre hors des gonds les entrepreneurs, grands partisans de manœuvres occultes et de razzias clandestines ; offrir à tous les clients, quand faire se pourra, de travailler pour eux à façon ; consacrer les recettes sociétaires, non à la grève, mais à une organisation d'atelier ; travailler et vendre à prix de revient.

Il ne faut donc qu'un peu d'intelligence et beaucoup d'honnêteté pour résoudre toutes les questions de travail qui sont agitées dans les grèves.

Dans notre prochain numéro, nous parlerons longuement du schisme de North Brookfield.

VARIANTE DE L'AIR DES BIJOUX

Nous avons trouvé l'autre jour, rue St-Jacques, un feuillet in-folio évidemment destiné à un journal. Comme ce feuillet ne portait aucune suscription, nous n'avons pu le faire parvenir au confrère à qui il appartient de droit ; mais comme en définitive les observations qu'il contient devaient être livrées au public, nous ne croyons léser personne en les publiant dans notre revue. Nous croyons même qu'elles y gagneront un peu de saveur.

Voici, sans y changer une virgule, ce que contenait ce feuillet anonyme et clavigraphié :

“ L'un de nos amis nous raconte que passant, l'autre jour, sur la rue St-Jacques, il s'arrêta devant les bulletins du *Star*, lorsque survint un ex-ministre fédéral sous l'administration conservatrice, tiré à quatre épingles et portant monocle à l'œil gauche. Notre ami se prit à l'examiner curieusement pendant qu'il lisait les bulletins, et quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il portait aux deux mains *pas moins de sept anneaux*. Il ne put croire tout d'abord qu'il y en eut autant, mais il eut parfaitement le temps de les compter, et il constata qu'il y en avait bien sept. Il y en avait des jaunes, des blancs, des noirs avec pierreries de diverses couleurs. En continuant sa route, notre ami s'est demandé pourquoi ce déploiement de féminisme aussi exagéré. Il s'est demandé si dans cette collection il ne se trouvait pas l'anneau de Gygès qui a la propriété de rendre invisible celui qui le porte, ou peut-être l'anneau légendaire de Polycrate, mais deux anneaux qu'il était bien sûr de ne pas trouver parmi le jeu, c'était bien l'anneau de chasteté et le jone mystique des premiers temps de la chrétienté. Il s'est rappelé que les statues antiques offrent souvent la représentation d'anneaux aux bras et aux jambes, et qu'ils figurent au nombre des ornements les plus recherchés des peuplades sauvages. Il s'est souvenu qu'il avait lu quelque part que les indigènes d'Afrique et des Iles de la Mer du Sud s'en mettaient au nez, aux oreilles, aux orteils, en un mot, partout où ils pouvaient. C'est ainsi qu'ils se classent, qu'il se distinguent, qu'ils sortent de la nature et qu'ils se séparent des animaux. Mais il ne faut pas trop leur en vouloir, à ces pauvres ignorants, puisque c'est par l'abus du laid que l'art a commencé dans l'espèce humaine.

“ Et dire que l'un des nôtres, qui se proclame l'un des représentants de notre race, se décore aussi outrageusement, et que malgré une telle exhibition de “ dudisme ” il se déclare compétent pour diriger les destinées des Canadiens-Français.

“ Ceux qui auraient des doutes sur les avancés de notre ami n'ont qu'à bien regarder lorsqu'ils feront la rencontre de cet esthète et ils verront s'il ne dit pas la vérité.”

On le voit, ce n'est pas palpitant d'intérêt. Il y a cependant une morale à tirer de ce fait insignifiant en apparence : C'est l'inanité des griefs que les politiciens font valoir à l'égard de leurs adversaires.

PHILOSOPHIE DE POCHE (1)

LES COMBINAISONS CHIMIQUES

Nous venons d'assister à la bataille à l'intérieur des corps de la cohésion et du calorique, les deux forces rivales qui se disputent le mouvement des atomes, agissant sur eux de concert pour les rapprocher et les écarter, se neutralisant mutuellement ou reprenant chacune leurs droits lors du passage des corps d'un état à l'autre. Nous allons retrouver cette action d'attraction et de répulsion, avec leur neutralisation réciproque, produite par une seule et même force, l'électricité, la force des forces, celle en qui semblent se concentrer toutes les autres.

Il est bien difficile de dire au juste ce que c'est que l'électricité. Elle aussi ne se fait connaître que par les effets qu'elle produit, et pour rendre son jeu compréhensible, on se trouve presque forcé de la présenter comme une substance à part, un fluide, selon l'expression consacrée. Acceptons donc la supposition d'un fluide électrique, qui tantôt s'accumule sur les corps, tantôt s'en retire, et détermine ainsi en eux deux états différents, deux vraies maladies, l'une d'engorgement, l'autre de disette. Atteints du même mal, pour continuer la comparaison, les corps se fuient, n'ayant pas de soulagement à s'apporter ; dans le cas contraire, ils accourent s'entraider, le trop plein de l'un comblant le vide de l'autre, et la maladie, je veux dire l'électricité sensible, disparaît. Elle devient latente, absolument comme le calorique que je soupçonne fort du même commerce avec la cohésion dans le changement d'état des corps. Attraction, répulsion, neutralisation, c'est toujours la même formule.

Les deux états électriques des corps, le trop plein et le vide ont reçu les noms de *positif* et *négalif* que je vous donne tels quels. Nous aurons à nous en servir tout à l'heure.

Je ne pouvais me dispenser de cette explication préalable avant d'aborder une forme de l'attraction plus compliquée que celle aperçue par Newton, et dans laquelle l'électricité joue un rôle dont nous avons pu dérober le secret. C'est l'*affinité chimique*, pour lui laisser son nom déjà séculaire, si mal choisi qu'il ait été.

Affinis veut dire en latin : parent. Quand on dit d'un corps qu'il a de l'affinité pour un autre, cela semblerait indiquer qu'ils sont parents. C'est tout le contraire. Le penchant qu'ils ont l'un pour l'autre, et qui sollicite leurs atomes à s'unir, est en raison directe de leur différence de nature, et cette différence est déterminée par un

(1) Voir la PETITE REVUE depuis le No 16, IIe année.

état électrique spécial à chacun d'eux vis-à-vis des autres, lequel persiste dans les atomes à côté des états électriques accidentels survenant aux corps qu'ils composent. Plus cet état diffère, moins par suite ils sont parents, plus fort est le penchant qui les entraîne l'un vers l'autre.

L'on a pu s'en assurer au moyen de la pile électrique qui, comme l'aimant, a ses deux pôles, l'un positif, l'autre négatif—dispensez-moi de cette explication-là—et dans laquelle les atomes liés ensemble par l'affinité chimique rompent leurs liens pour aller courir aux pôles. Là, ils sont bien forcés de trahir leur état électrique respectif. Ils s'en vont chacun au pôle qui les attire plus que leurs compagnons par une électricité contraire à la leur. C'est ainsi que l'hydrogène et l'oxygène, qui se combinent ensemble pour faire l'eau, nous ont livré leur secret. L'hydrogène est le plus positif de tous les corps, l'oxygène le plus négatif. Quels que soient les corps avec lesquels ils se trouvent combinés tous les deux, saisis par le courant de la pile, le premier ira toujours au pôle négatif, l'autre au pôle positif.

Chose merveilleuse, et qui démontre d'une façon bien frappante l'existence d'un plan universel, rien n'est livré au hasard, tout est prévu, pesé, calculé et mesuré, dans ces obscures combinaisons qui s'accomplissent à l'intérieur des corps.

Vous pouvez mélanger de l'eau et du vin dans telles proportions qu'il vous plaira, les deux liquides s'y prêteront complaisamment. Mais essayez de combiner ensemble pour avoir de l'eau, deux litres d'hydrogène et deux litres d'oxygène, il vous restera un litre du dernier qui aura trouvé la porte fermée. Si vous aviez mis en présence trois litres d'hydrogène et un d'oxygène, c'est un litre du premier qui vous serait resté. Cette combinaison-là ne peut se faire que dans la proportion de deux volumes contre un, et tout ce qui la dépasse, soit d'un côté, soit de l'autre, est impitoyablement rejeté.

Il en est de même pour toutes les autres. Chaque corps a sa mesure à lui, qu'il apporte entière dans ses combinaisons. Il peut la doubler, la tripler, la quintupler, jamais la fractionner. C'est une pièce dont on n'accepte pas la monnaie.

Il y a mieux. La mesure qui sert à n'importe quel corps pour se combiner avec un camarade, lui sert pour tous les autres. Ainsi les choses ont-elles été arrangées. La quantité fixée pour chaque corps a la même valeur entre eux, si différentes qu'en soient les proportions.

C'est ce qu'on appelle la loi des *équivalents chimiques*, dont la découverte est sans contredit la plus belle conquête de la chimie moderne. On a cru pouvoir en conclure que les combinaisons se font atome par atome, un, deux, trois, cinq au besoin contre un et que l'atome de chaque corps a son poids à lui, car c'est au poids que l'on évalue les équivalents chimiques. Ces évaluations là sont, du reste, absolument positives. On peut en conclure ce que l'on veut, et les établir sur telles

bases qu'il aura plu d'imaginer, cela ne change rien aux proportions reconnues.

Et savez-vous à quoi aboutissent des combinaisons si méthodiquement réglées ? Il en résulte que les atomes combinés, quels que soient leur poids et leur nombre, forment ensemble un atome nouveau dont les propriétés diffèrent entièrement de celles des éléments qui le composent, en différent d'autant plus que ceux ci sont plus différents entre eux. C'est ainsi que la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène, le plus positif et le plus négatif des corps, produit l'eau, le corps neutre par excellence. Un certain degré de différence est même nécessaire pour qu'il y ait combinaison. Les métaux, par exemple, qui font une bande à part, bande de cousins, sinon de frères, et qui sont tous appelés par le pôle négatif de la pile, quand ils sortent d'une combinaison, les métaux ne se combinent pas entre eux. Il se mélangent, comme l'eau et le vin. C'est le pays de la liberté : les mélanges. Là, pas de proportions imposées, et l'arrivant n'est pas dépouillé de ses propriétés : on les met en commun. De la liberté, il en faut aussi aux atomes qui se combinent pour aller se jeter dans les bras les uns des autres. Qu'il n'y ait pas de combinaison possible entre deux corps solides, cela n'a rien d'étonnant : la cohésion tient leurs atomes trop solidement enchaînés : il faut qu'au moins l'un des deux soit liquide ou gazeux.

Mélangez ensemble dans un creuset de la fleur de soufre et de la limaille de fer, les deux poudres resteront côte à côte sans donner signe de vie, parfaitement indifférentes l'une à l'autre. Mettez le creuset sur le feu. A peine le soufre aura-t-il fondu qu'il se fera tout à coup un grand dégagement de chaleur, et qu'un corps nouveau, d'aspect métallique, apparaîtra dans le creuset, un sulfure de fer dont chaque atome se composera, si la théorie des poids atomiques a raison, d'un atome de soufre et d'un atome de fer. L'on avait deux corps simples, le soufre et le fer ; l'on n'aura plus qu'un corps composé, le sulfure de fer.

Pourquoi ce dégagement de chaleur ? L'explication semble facile à donner.

Les espaces sont plus grands entre les soleils qu'entre les éléments des systèmes solaires. Les atomes composés peuvent être considérés comme autant de systèmes solaires dont les éléments doivent se trouver rapprochés davantage qu'à leur état primitif dans le corps natal. Or, si tout rapprochement permanent des atomes dans le passage des corps de l'état gazeux à l'état liquide et de l'état liquide à l'état solide, remet en liberté du calorique auparavant neutralisé, il paraît forcé qu'un semblable dégagement de calorique ait lieu à chaque fois que les atomes se rapprochent davantage, à poste fixe, dans le passage des

corps de l'état simple à l'état composé. Naturellement ce dégagement doit être plus considérable quand des gaz entrent dans des combinaisons qui produisent des composés liquides ou solides, l'écartement primitif étant plus considérable aussi.

Quelle qu'en soit l'explication, le fait est constant. Toute combinaison des corps produit un dégagement de chaleur plus ou moins grand, selon la rapidité de la combinaison. Puisque je vous ai parlé de gaz, je puis vous citer un cas où ce dégagement se trahit d'une façon curieuse.

Si vous mettez en présence sous une cloche de verre les extrémités de deux tubes apportant, l'un du gaz ammoniac, l'autre un gaz qui provient du sel de cuisine, les deux gaz se combinent instantanément pour devenir ensemble une poudre blanche qui tombe en neige. La chaleur produite est si grande que le verre de la cloche éclate bientôt, pour peu qu'il se trouve en contact avec les extrémités des tubes, à l'endroit où se fait la combinaison.

Au surplus, la flamme de nos poêles et de nos cheminées ne provient pas d'autre chose que de la combinaison de l'oxygène de l'air avec les gaz qui sortent du bois, et qui s'échauffent, en se combinant, au point de devenir lumineux, comme il arrive à tous les corps quand ils atteignent un certain degré de chaleur.

Ces gaz sortis du bois, il a fallu une certaine somme de chaleur préalable pour les faire sortir ; il a fallu allumer le feu. Le feu, une fois allumé, s'entretient tout seul. Le calorique venu du dehors a commencé par rompre les liens dont l'affinité chimique enserrait les premiers atomes mis en liberté. Ceux-ci, en se combinant avec l'oxygène de l'air, dégagent la chaleur nécessaire pour libérer les autres à mesure, jusqu'à ce que tous les éléments gazeux du bois se soient envolés. Il ne reste plus alors que le charbon, corps solide, qui achève de se consumer lentement et disparaît, miette à miette, en s'envolant à son tour à l'état de gaz acide carbonique, le produit de sa combinaison avec l'oxygène. C'est ce qu'on appelle la combustion du charbon.

Un dernier détail dont vous reconnaîtrez plus tard l'importance.

Toutes les pierres sont des corps composés. Placez entre deux bûches allumées une pierre où les atomes, enchaînés par l'affinité chimique, seront appelés également à la liberté par la somme de chaleur qui délie ceux du bois : comment peut-il se faire qu'ils ne bougent pas ?

C'est que ce bois flamboyant est un composé d'une nature particulière. L'atome de bois a pour principaux éléments des atomes gazeux à l'état normal, bien plus amoureux de liberté que les autres, et qui ne demandent qu'à s'en aller. Les combinaisons où dominent les gaz n'ont pas la stabilité de celles où il n'entre que des éléments solides, comme le granit par exemple, et qui résistent énergiquement à

la destruction des liens établis. Celles-ci sont appelées des combinaisons *stables*. Les autres sont des combinaisons *instables*, des unions légères qui se font et se défont avec la même facilité. Le granit des obélisques d'Égypte est encore intact après 4.000 ans et plus de nudité au grand air. Une maison de bois que rien ne protège aura bien du mal à durer cent ans.

Or, les atomes ne produisent pas seulement de la chaleur en se combinant ; ils produisent aussi de l'électricité. Ce sont des combinaisons chimiques qui déterminent les courants de nos piles électriques.

Arrêtons-nous là. Nous sommes sur le seuil de la vie organique. Avant de le franchir, essayons d'une excursion du côté de deux autres vies qui échappent également à l'entendement humain ; mais auxquelles il est bon pourtant de penser : la vie des atomes et la vie des astres. Nous en reviendrons peut-être mieux armés pour pénétrer dans le secret des autres.

JEAN MACÉ.

NOUVELLE CROISADE

De l'aveu des journaux cléricaux qui nous viennent de France, d'Italie et surtout de Belgique, les puissances européennes vont entreprendre en Chine une nouvelle croisade. Nous le croyons volontiers. On aura quelque peine à trouver un Godefroy de Bouillon, mais les Pierre l'Ermite ne manqueront pas.

Il ne faut pas oublier que Pierre l'Ermite, qui envoya tant de gens en Palestine, ne vit jamais Jérusalem. Pas plus que saint Bernard, du reste. Leur conduite rappelle celle des meneurs socialistes qui poussent les ouvriers à la grève et à ses plus horribles privations, tandis qu'eux ne se laissent manquer de rien. Pierre l'Ermite était parti pour adorer le Saint-Sépulcre, mais il manqua son but. Ce ne fut que bien plus tard que les historiens racontèrent l'histoire de son pèlerinage, inventèrent une vision, une lettre du patriarche Siméon ; mais il est reconnu aujourd'hui qu'on se trouve en présence d'une composition de rhétorique qui rentre dans la catégorie des "excitatoria."

Lorsque les journaux cléricaux poussent à la croisade en Chine, sous prétexte de venger la sainte religion catholique, apostolique et romaine, que les Boxers ont profanée en massacrant ses prêtres, ils renversent les rôles et les choses. C'est la religion des Chinois, au contraire, qui a été profanée par les missionnaires. Cela résulte de tous les documents réunis par les historiens consciencieux. Parmi ces documents, il en est qui appartiennent à l'imagerie populaire chinoise et qui donnent la clef des massacres qui ont eu lieu dernièrement et

antérieurement. C'est un placard grossièrement colorié ; il représente les Célestes torturant les étrangers et brûlant leurs livres.

Voici, dans sa crudité, d'après un sinologue allemand, Von Böhm, la traduction de la légende qui encadre ce dessin :

“ Une religion infernale, issue du cochon, nous vient d'Europe ; elle insulte le ciel et la terre, anéantit les ancêtres. Dix mille ciseaux et mille couteaux serait un châtement insuffisant. Les livres infernaux, déjections de chien, répandent une odeur aussi infecte que les excréments. Ils calomnient les saints, les sages, les génies, les dieux, et doivent être haïs de toute la Chine.”

Ce n'est certes pas là un langage académique ; mais comme il exprime bien le ressentiment des Chinois contre les maladroits et mauvais missionnaires qui ont provoqué leur furie. Car il faut bien se pénétrer que le soi-disant zèle apostolique des missionnaires n'est que de la cupidité, qu'un ardent désir de lucre.

Infiniment rares sont les convaincus, les hommes de foi sincère. Et pas plus qu'aujourd'hui il n'y en avait au temps des croisades.

Si le pape alors avait dit aux serfs que c'était seulement pour délivrer le tombeau du Christ qu'ils devaient abandonner leur pays et courir à 1,500 lieues de là, il n'y en a pas cent qui se fussent dérangés. La foi soulève peut être les montagnes, bien qu'elle ne soit pas mentionnée parmi les phénomènes géologiques ; ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pas sur les hommes l'influence qu'on s'imagine. Pour obtenir la participation des serfs à la première croisade, l'Eglise les affranchit ; elle décida que, pendant toute la durée de la croisade, le débiteur ne pourrait être poursuivi par ses créanciers, ni l'accusé par les tribunaux, ni le belligérant par ses ennemis. Elle promit à tous monts et merveilles.

Le pape Urbain II, qui présida le concile de Clermont, ne parla pas aux croisés de renoncement et d'abnégation, mais il leur parla comme il leur convient de parler à des hommes, quand on a beaucoup à obtenir d'eux. Il fit appel à leurs instincts les plus pressants, il s'adressa à leurs instincts matériels, et non spirituels.

“ La terre que vous habitez, leur dit-il, cette terre fermée de tous côtés par des mers et des montagnes, tient à l'étroit votre trop nombreuse population : elle est dénué de richesses et fournit à peine la nourriture à ceux qui la cultivent. C'est pour cela que vous vous déchirez et dévorez à l'envi, que vous vous combattez, que vous vous massacrez les uns les autres. Apaisez donc vos haines et prenez la route du Saint-Sépulcre.”

Voilà qui était bien parlé, qui était intelligemment dit ! Les vrais économistes de nos jours ne tiennent pas un autre langage quand ils préconisent l'expansion coloniale.

Mais si l'Europe a réellement besoin d'ouvrir des relations commerciales avec la Chine, comment est-elle aveugle pour ne pas voir que ses missionnaires lui rendent les habitants de ce vaste pays d'une hostilité irréductible, et comment permet-elle à ces boutiquiers hypocrites d'agir de façon à leur fermer les portes de cette riche région ?

Que l'Europe aille en Chine pour les mêmes raisons qui ont poussé nos ancêtres en Palestine, raisons si parfaitement exprimées par le pape Urbain II ; mais qu'elle n'écoute pas les chevaliers d'industrie du cléricanisme, qui essaient d'en fournir d'autres.

Le besoin d'expansion coloniale est légitime et honorable. Il n'est pas nécessaire de le couvrir du pavillon trompeur de la religion.

CRIMINELLES

Nous lisons dans un journal des États-Unis l'intéressant petit article suivant :

“ L'évêque McFaul, de l'église catholique de Trenton, N.-Y., a, avant-hier, dans la chaire sacrée, prononcé les paroles suivantes : “ Toute femme présente dans cette église et qui assiste à un exercice religieux doit avoir la tête couverte et porter un chapeau ou une autre coiffure.”

“ Plus de cinquante femmes présentes à ce moment ont été couvertes de confusion, car elles étaient la tête découverte.

“ Cette coutume pour le sexe féminin de se rendre à l'église, d'y assister aux exercices religieux sans porter aucune coiffure, a originé à Hackensack, N. J. Le Rev. W. H. Holley, curé, a dénoncé du haut de la chaire cette étrange innovation. Le curé a demandé aux femmes de bien vouloir, le dimanche suivant, paraître dans le temple la tête voilée.

“ La mode s'est peu à peu répandue dans le New-Jersey. Les femmes de Trenton ont inauguré récemment la coutume nouvelle. L'évêque a été indigné.

“ A la messe, avant-hier, cinquante femmes étaient présentes sans chapeau, ni aucune coiffure.

“ Cette mode ne me plaît pas, a dit l'évêque. Les femmes doivent paraître voilées dans le temple de Dieu. La règle est obligatoire. Jamais je ne permettrai une telle innovation.

“ Après la messe, une de ces femmes non voilées a essayé de discuter le sujet avec un des prêtres de l'église.

“ Un ancien usage des Juifs consistait, répondit le prêtre, à raser les cheveux à une femme coupable d'un délit quelconque. Saint-Paul

a comparé les femmes qui viennent à l'église sans aucune coiffure à ces criminelles.

—“ Mais, dit la femme, nous ne sommes pas des Juifs, et jamais nous n'avons été accusées de crimes.

—“ Non, vous ne l'êtes pas, mais Saint-Paul dit : “ Chaque femme paraissant dans l'église non voilée, profane sa tête, car elle apparaît portant la marque de la coupable.”

“ Les femmes vont s'efforcer d'obtenir de ne pas garder leurs chapeaux dans l'église ; mais l'évêque a déclaré qu'il ne permettrait jamais une telle chose.”

Voyez-vous ça ! C'est monseigneur qui règle la mode à présent. Mais que répondrait-il, ce cher évêque, si les femmes lui demandaient pourquoi il porte un jupon violet ?

D'ailleurs il n'y a nul besoin de discuter avec un pareil bélétre. Les femmes n'ont que deux choses à faire : ou passer outre, c'est-à-dire se coiffer à leur convenance, ou planter là l'évêque et son clergé. Elles peuvent être convaincues qu'il les suppliera de revenir avec ou sans chapeau. L'absence des quêtes, des messes payées et du succulent casuel le convaincra plus aisément que les plaidoyers les plus sensés.

Maintenant, nous voudrions bien savoir si les femmes de Trénton ôtent leur chapeau au théâtre. Il serait piquant d'apprendre qu'elles résistent à une injonction municipale de cette nature.

DERNIÈRE HEURE

A l'heure où nous traçons ces lignes, les instants qu'il reste à vivre à l'honorable F. G. Marchand sont comptés. Sa disparition privera la Province d'un de ses hommes publics les plus probes, qualité qui se fait plus rare de jour en jour. Mais ce n'est pas le moment de faire l'éloge du moribond ; nous avons à envisager une autre question, qui n'est nullement prématurée : celle de son remplacement. A notre avis, un seul homme peut aspirer à sa succession : l'honorable J. E. Robidoux. En effet, le secrétaire provincial, déjà rompu à l'administration de la Province pour avoir eu la direction de trois ministères, possède un autre titre qu'il puise dans la rancune aveugle et méchante que lui ont voué, à Ottawa, ses adversaires politiques. Le nommer premier ministre à Québec, serait une réplique heureuse au Sénat qui a sacrifié les intérêts de Montréal à une inqualifiable parti-sa-nerie.

De plus, un portefeuille sera vacant. A qui l'attribuera-t-on ? Nous sommes d'avis que le Dr G. A. Lacombe est tout désigné. Député de Montréal, représentant la division la plus populeuse, il est le mandataire reconnu et acclamé de la classe ouvrière, et il est enfin temps de faire à cette classe une part en rapport avec son importance. Nous reviendrons sur cet important sujet.

